

*François-Emmanuel Boucher*

Collège militaire royal du Canada

ORCID 0009-0000-6944-9947

## Revendiquer en français la culture innue de Mashteuiatsh. L'autre récit sur la naissance de la confédération canadienne dans *Kukum* de Michel Jean

### La nature du problème

« C'est difficile d'expliquer le territoire d'avant. Le bois d'avant les coupes à blanc. La Péribonka d'avant les barrages »<sup>1</sup> ; « Ils ne se contentent pas de couper les arbres, c'est toute la vie qu'ils détruisent, les oiseaux, les animaux, ils abattent l'esprit même de la forêt »<sup>2</sup>. Ces phrases tirées de *Kukum* (2019), roman écrit par Michel Jean (1960–), auteur innu de Mashteuiatsh, poursuivent la tentative entreprise par l'auteur il y a déjà plus d'une dizaine d'années de préserver la mémoire de la communauté innue du Québec en mettant en scène les histoires de son peuple sur fond de déculturation et d'anomie. Jean décrit les coutumes ancestrales, les anciens modes de vie et les croyances des Innus qui furent lourdement fragilisés depuis leur première rencontre avec les Euro-Canadiens, depuis, autrement dit, que ces « ils », en aménageant le territoire, abattirent « l'esprit même de la forêt », forçant alors les peuples nomades qui y habitaient à changer leurs mœurs et à se sédentariser. « Les Innus sont passés de l'autonomie à la dépendance. Nous n'en sommes jamais tout à fait sortis encore »<sup>3</sup>, réitère le narrateur de *Kukum*. Donner une voix à un peuple effacé, à une nation oubliée dont les quêtes et les souffrances ont été supprimées trop longtemps de l'histoire officielle est au centre du travail littéraire de l'auteur de *Tiohtiá:ke*. C'est une autre histoire de la création du Canada qui est mise en branle dans les textes de Michel Jean, une histoire plus trouble, une histoire encore largement inconnue il y a une quarantaine d'années et, surtout, une histoire qui peine toujours à percoler à l'intérieur du récit national de manière à devenir pleinement officielle. « À l'école, encore aujourd'hui, explique Michel

---

<sup>1</sup> M. Jean, *Kukum*, Montréal 2019, p. 115.

<sup>2</sup> Ibid., p. 163.

<sup>3</sup> Ibid., p. 171.

Jean en 2020, on n’enseigne pas ce qui s’est passé ici avant, ça n’existe pas »<sup>4</sup>. Donner une image du « avant », « imaginer une forêt sautant d’une montagne à l’autre jusqu’à l’au-delà de l’horizon, visualiser cet océan végétal balayé par le vent »<sup>5</sup> afin d’expliquer les conséquences de la disparition de cet état du monde devient, pour Michel Jean, un acte de résistance, seul capable de rendre compte des difficultés que connaissent les peuples autochtones canadiens, et, dans ce cas-ci, les Innus de Mashteuiatsh.

Le but affirmé de l’auteur de *Kukum* est, par ses écrits, de faire concurrence aux mythes nationaux canadiens ressassés dans les manuels scolaires, dans la littérature traditionnelle et chez d’innombrables politiciens en ce qui concerne une conception du passé qui a, pendant plus de trois siècles, fait presque complètement fi de la question autochtone. Les récits traditionnels de fondation du Canada encensent le colon et le défricheur, figures mythiques dont l’action parvint à plier ce continent *sauvage*, à soumettre les *nouveaux* territoires et à les incorporer à l’ordre socio-économique d’abord de la France, ensuite de l’Angleterre puis, plus largement, à celui de l’Amérique du Nord. Dans *Kukum*, Michel Jean raconte une autre histoire de la naissance du pays par le truchement de la vie de son arrière-grand-mère, Almanda Siméon, afin de narrer les transformations que connaissent les Innus vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c’est-à-dire au moment où « l’Acte de l’Amérique du Nord britannique de 1867 et les Actes indiens de 1876, 1880 et 1884 assignèrent de manière univoque au gouvernement fédéral la ‘tutelle des Indiens, peuple incapable de gérer ses propres affaires’ »<sup>6</sup>, selon les propos du gouvernement canadien de l’époque. Se met dès lors en place le système d’école résidentielle dont la finalité avouée est de déculturer les autochtones pour les couper à jamais de leur tradition. Comme l’explique le révérend Edward F. Wilson en 1873, le but est de maintenir une politique qui parviendra à « sevrer », *wean* en anglais, complètement les amérindiens, « de leur ancienne vie sauvage, de leur inculquer des goûts civilisés [...], d’encourager leurs rapports avec les Blancs, bref d’en faire des Canadiens »<sup>7</sup>.

Un récit en trois temps est donné : la vie d’avant, la dépossession et la vie d’après. Le nomadisme, la déculturation et l’anomie. Jean fait la généalogie d’une déroute annoncée qui culmine avec la disparition abrupte et sans appel du mode de vie innu. Le développement économique du territoire, la centralisation du pouvoir politique canadien, le développement hydraulique, les infrastructures, l’aménagement des routes, le réseau ferroviaire, l’alphabétisation de la population participent sur la longue durée à la construction d’une *persona* canadienne dont la nature imaginée s’avère incompatible avec les mœurs autochtones. La naissance de la Confédération canadienne en 1867 prévoit, comme le rappelle Nicolas Sbarrato, une forme d’assimilation agressive alors

<sup>4</sup> J. Lapointe, *La magie d’Almanda*, « La Presse », 24.12.2020, <https://www.lapresse.ca/arts/litterature/2020-12-24/kukum-de-michel-jean/la-magie-d-almanda.php> (consulté le 5.08.2024).

<sup>5</sup> M. Jean, *Kukum*, op. cit., p. 115.

<sup>6</sup> N. Sbarrato, *L’Éducation dans les communautés autochtones au Québec. Du système d’écoles résidentielles à l’espoir contemporain*, « Globe », 2005, vol. 8, n° 2, p. 262.

<sup>7</sup> Cité d’après D. Delâge et J.-Ph. Warren, *Le Piège de la Liberté. Les Peuples autochtones dans l’engrenage des régimes coloniaux*, Montréal 2017, p. 368.

rarement remise en question. Comme le veut la formule tristement célèbre, le plan d'action est clair : « il faut tuer l'Indien qui se trouve en lui (en chaque Indien) et sauver l'homme »<sup>8</sup>. Sortir l'autochtone du bois et le sédentariser le long des routes en train d'être construites demeure le point de départ de cette vaste opération. L'élan civilisateur seul peut mettre fin à cette forme d'anarchie que manifeste l'existence sur « une *terra nullius*, un territoire sans maître »<sup>9</sup>, d'un peuple ignorant tout de l'organisation sociale européenne. La fondation du Canada exige comme condition *sine qua non* la disparition de ces mœurs considérées comme datant de l'âge du fer si ce n'est de l'âge de pierre. Le gouvernement canadien parle alors de « créer toute infrastructure jugée nécessaire pour parvenir au but fixé – l'assimilation par le biais de l'affranchissement »<sup>10</sup>. Par exemple, à Roberval, en 1888, les routes sont asphaltées, l'hôpital Sainte-Élizabeth est construit, une gare de train de la « Canadian National Railway »<sup>11</sup> est érigée sur l'axe ferroviaire Québec / Lac Saint-Jean. Pour lutter contre l'épidémie de tuberculose qui sévit alors, la congrégation religieuse des Ursulines érige « devant le monastère, un énorme sanatorium dont la façade de brique fai[t] près de deux cents mètres<sup>12</sup> ». Le projet canadien est celui du progrès, de l'ordre et de la domination du territoire. Comme le souligne le narrateur de *Kukum*, ce projet hypnotise par sa puissance. Même parmi les autochtones, plusieurs ont alors de la difficulté à concevoir l'ampleur réelle de la déstructuration qui s'annonce :

Comment pouvions-nous savoir ce qui allait suivre? Même si les indices devenaient évidents... Les scieries qui se multipliaient, le chemin de fer arrivé à Roberval qui amenait toujours plus de colons et de bûcherons, et les énormes bateaux à vapeur d'Horace Bemer, emplis de touristes sur Pekuakami. Peut-être nous sentions-nous à l'abri. Peut-être préférons-nous ne pas voir les signes avant-coureurs de ce progrès qui nous menaçait<sup>13</sup>.

Par la mise en scène fictionnelle de sa propre généalogie familiale, Michel Jean propose un contre-discours au récit de la construction de la confédération canadienne faite par les deux peuples fondateurs, les Français et les Britanniques, au moment où s'oublieraient, vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, leurs interminables rivalités d'autrefois. *Kukum* est l'histoire d'un non-dit, de ce qui ne relève ni de la culture canadienne-française ni de la culture canadienne-anglaise. Ce n'est ici l'histoire ni des francophones ni des anglophones du Canada, et encore moins des aléas de leurs guerres de jadis et de naguère, ou de leurs sempiternelles disputes politiques. *Kukum* narre ce qu'on a oublié d'expliquer en ce qui concerne, dans ce cas-ci, les Innus de Mashteuiatsh, une fois que le développement socio-économique instaure la drave sur la Péribonka, sédentarise les populations sur des réserves, enferme ces chasseurs-cueilleurs dans des maisons

<sup>8</sup> N. Sbarrato, *L'Éducation dans les communautés autochtones au Québec...*, op. cit., p. 263.

<sup>9</sup> D. Delâge et J.-Ph. Warren, *Le Piège de la Liberté...*, op. cit., p. 401.

<sup>10</sup> Ibid.

<sup>11</sup> M. Jean, *Kukum*, op. cit., p. 194.

<sup>12</sup> Ibid., p. 195.

<sup>13</sup> Ibid., p. 148.

préfabriquées et encourage le gouvernement à envoyer, par milliers, leurs enfants dans des pensionnats pour les *désautochtoniser* et en faire des *vrais Canadiens*. Jean fournit le complément oublié au sujet de l'histoire canadienne, une sorte d'*addendum* qui ternit considérablement le tableau général, ce qui rend le récit de fondation à la fois plus tragique et, surtout, beaucoup plus juste historiquement. Il s'agit d'une avancée majeure pour l'histoire canadienne et une conception du passé plus complexe qui est en train de naître grâce à ce type de littérature<sup>14</sup>.

Le Canada s'est développé en multipliant sur son territoire des génocides culturels à grande échelle. Sans aucune hésitation perceptible, le gouvernement a pratiqué une politique de rouleau compresseur qui a ravagé, sans la moindre considération, des peuples aux cultures vues au mieux comme retardataires, au pire comme inexistantes, pour que triomphe de manière continue le grand progrès économique-technologique. C'est la conclusion finale à laquelle aboutissent Delâge et Warren dans l'un des livres les plus fouillés sur cette question : « dans le bouleversement sans précédent du continent ayant suivi la conquête de l'Amérique, le facteur dominant a toujours été un colonialisme qui, avide de terres et de ressources, a broyé dans ses rouages les Premières Nations sous couvert de les civiliser »<sup>15</sup>. Jean cherche à narrer les traumatismes oubliés de ceux qui ont été contraints à être civilisés, à être domestiqués et pliés à un mode de vie qui n'est pas le leur. Il fait le récit de ceux qui ont été forcés à entrer de plein fouet, souvent sur la période d'une seule génération, dans l'uniformité progressive de l'hégémonie culturelle des peuples conquérants. En décrivant les peurs, la tristesse, le malheur, il fait voir l'effarant destin de ceux qui ont été normalisés à grands coups de déracinement et de déculturation.

Il est important de souligner que le colon canadien au 19<sup>e</sup> siècle, si ce n'est le Canadien tout court encore jusqu'à très récemment, n'a qu'une très faible conscience de la vie des autochtones sur son territoire. Ils sont pour lui en grande partie invisibles expliquant le paradoxe qu'incarne le citoyen canadien incapable de se considérer lui-même, même un seul instant, comme un puissant colonisateur. Un mythe persistant qui traverse l'histoire canadienne indique haut et fort qu'il n'est pas *cela*, d'où le dialogue de sourds que génère trop souvent la question autochtone chez la population générale. Le sommet du colonialisme se manifeste avec sa pleine vigueur lorsque s'efface dans la conscience des acteurs leur propre position coloniale allant jusqu'à entretenir cette supercherie politique qui leur dicte la conviction d'être les premiers à aménager un territoire. La fondation du Canada est un cas exemplaire de cette cécité qui insuffle sa force, pour ne pas dire son fanatisme, à l'acte colonial. *Kukum* indique qu'il n'y a une telle chose qu'un territoire vierge et que *civiliser* a un coût incommensurable pour ceux qui en subissent les contrecoups. Même la vie des peuples nomades implique l'existence d'une civilisation.

---

<sup>14</sup> Sur la complexification que produit ce type de littérature sur l'historiographie canadienne actuelle et même sur l'historiographie occidentale, je renvoie au chapitre *Fabriquer une littérature* de M. Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire*, Montréal 2006, p. 178–193 ainsi qu'à « La Revue des Lettres modernes », 2018, n° 10 (numéro sur les « Images de l'Amérindien dans les littératures francophones actuelles », sous la direction de Sylvie Vignes).

<sup>15</sup> D. Delâge et J.-Ph. Warren, *Le Piège de la Liberté...*, op. cit., p. 412.

Au moment de la naissance officielle de la confédération canadienne qui va de pair avec l'aménagement soutenu du territoire, cette cécité vis-à-vis de la question autochtone est encore plus forte et, dès lors, encore plus surprenante. À ses propres yeux, le Canadien francophone ou anglophone ne colonise pas ; il développe, il construit, il civilise : il assure la norme sociale par l'instauration des prérogatives régaliennes de son propre État naissant. On ne pense pas, par exemple explique Catherine Larochelle, « l'accapement du territoire aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles comme étant une colonisation, et ce, même si c'est le terme qu'on utilisait à l'époque. Les colons qui sont allés s'établir au Saguenay, en Abitibi, dans 'les pays d'en haut', on les a intégrés au récit national québécois sans aucune connotation colonialiste »<sup>16</sup>. Autant dans la littérature que dans la peinture ou la commémoration politique officielle, le colon, le défricheur et le draveur incarnent encore largement des acteurs idéalisés du développement du territoire canadien à son origine.

Avec son œuvre, Michel Jean participe à ce mouvement de fond, actuellement puissant au Canada, qui cherche, par l'entremise de la littérature, à décoloniser l'histoire et les versions traditionnelles canadiennes-françaises ou canadiennes-anglaises, qui, chacune à leur manière, ont longtemps encensé les acteurs du passé, les héros canadiens d'autrefois, sans réfléchir au coût exorbitant que la construction de ce pays neuf du Nouveau Monde a eu sur les peuples autochtones. Jean combat l'impérialisme discursif allochtone canadien, ici quasi-synonyme de québécois, en intégrant dans son récit une description de l'*avant*, non pour l'idéaliser ou encore le critiquer, mais pour lui donner une consistance, montrer qu'autrefois une autre civilisation existait sur ce territoire, même si aux yeux de la technique victorieuse, elle était sans valeur et devait derechef être annihilée pour disparaître :

C'est ardu à expliquer parce que cela n'existe plus. Les usines à papier ont dévoré la forêt. La Péribonka a été soumise puis souillée. D'abord par la drave, puis les barrages ont avalé ses chutes impétueuses et créé des réservoirs dont l'eau nourrit maintenant les centrales électriques<sup>17</sup>.

Le choc de ce contre-discours est considérable si l'on en juge par la façon dont il dévalorise en la resémantisant la grandeur des récits de la fondation du Canada et celle de la figure mythique du défricheur générique. Du héros national, le colon canadien, le pionnier, le draveur, pour ne pas dire l'explorateur, le marchand, le bûcheron, le *self-made man* franco-britannique assoiffé de conquête territoriale et de grand espace *vierge* à habiter deviennent désormais les complices et, encore plus souvent, les acteurs de l'asservissement et de la déstructuration des peuples et des cultures autochtones. Le héros se fait tortionnaire et complice, si ce n'est acteur, d'un ethnocide en marche même si ses actions ne revêtent pas, du moins pour lui à l'époque, ce caractère destructeur. Le temps historique révèle une nouvelle dimension de l'acte défini couramment par le terme de *civilisateur*. C'est dans ce contexte, si je veux extrapoler en me référant,

---

<sup>16</sup> E. Arpin-Simonetti, *Décoloniser notre regard : table ronde avec Catherine Larochelle, Mélissa Mollen-Dupuis et Philippe Néméh-Nombré*, « Relations » 2019, n° 802, p. 24.

<sup>17</sup> M. Jean, *Kukum*, op. cit., p. 11.

par exemple, à la littérature canadienne-française la plus classique, que Menaud Maître draveur, personnage créé par Félix-Antoine Savard en 1937 au même titre que Jean Rivard, personnage de feuilleton inventé en 1862 par Antoine Guérin-Lajoie, perdent leur aura de héros national du moins dans un certain type de production littéraire contemporaine et aux yeux de certains acteurs politiques. De résistant à la menace du capitalisme anglo-saxon pour l'un ou d'entrepreneur intrépide pour l'autre, ces deux héros traditionnels se transforment en figures éponymes, troublantes allégories léguées d'un passé de moins en moins glorieux, d'un grand projet ethnocide dont les conséquences restent toujours visibles aujourd'hui. Plusieurs congrégations religieuses et politiciens canadiens, à l'exemple de Sir John Alexander Macdonald, qui ont tenu des rôles fondamentaux dans la construction du pays connaissent aussi un sort identique. La radicalité du changement est colossale. Le passage d'un récit à un autre oblige à reconsidérer la nature des actions passées. Je pense même que c'est en comprenant le sens de cette transmutation qu'il s'avère possible de prendre la juste mesure de l'apport littéraire fondamental des textes de Michel Jean.

### Créer un autre récit à même la langue du colonisateur

La fiction romanesque que Michel Jean développe depuis plus d'une dizaine d'années cherche ainsi à produire de multiples brèches dans le discours canadien qui idéalise la naissance du pays. Ce type de production littéraire peut être regardé comme générateur de fissures dans le récit de fondation qui ne tenait, somme toute, qu'en raison d'une forte dose d'aveuglement et d'une méconnaissance généralisée de la nature de l'acte colonial qui acquiert une autre signification dès qu'on focalise sur la question autochtone. Les statues se déboussolent, les socles s'érodent et ne laissent entrevoir à la lumière du jour que des catastrophes insoupçonnées, des « histoires d'horreur »<sup>18</sup> comme le relate le narrateur de *Kukum*. C'est pourquoi écrire en français dans ce contexte particulier demeure paradoxal pour ne pas dire contradictoire du fait que l'auteur innu, en s'exprimant dans la langue du colonisateur euro-descendant, officialise sa totale assimilation à la culture de l'autre, thuriféraire de la technique et de la sédentarisation bienfaisante. Michel Jean écrit en français. Pour ce que j'en sais par la lecture des nombreuses entrevues qu'il a accordées aux médias et par *Le mot de l'auteur* situé à la fin de *Kukum*, Michel Jean, à l'instar « de ses frères », n'a « jamais appris l'innu-aimun »<sup>19</sup>. Il est né et il a grandi « en ville »<sup>20</sup> et, donc, n'a jamais vécu sur une réserve. Il a même longtemps laissé presque cacher ses origines autochtones. C'est par l'écriture qu'il a commencé à revendiquer sa véritable appartenance culturelle et qu'il a manifesté le fait qu'il n'a pas été complètement « blanchi »<sup>21</sup> par le projet colonial canadien.

En plus d'être écrivain, Michel Jean est un chef d'antenne célèbre sur le réseau télévisé privé le plus important au Québec. Il est diplômé de l'Université de Montréal

---

<sup>18</sup> Ibid., p. 186.

<sup>19</sup> Ibid., p. 223.

<sup>20</sup> Ibid.

<sup>21</sup> Ibid.

et se considère aussi comme un francophone. Cela dit, même si la tragédie des Innus de Mashteuiatsh n'est pas narrée en innu-aimun, même si l'auteur use de la langue de l'*autre*, même s'il est justifiable d'y voir là une certaine forme d'assimilation, c'est bel et bien en raison de la maîtrise de cette langue que cette tragédie devient maintenant audible. L'usage du français n'est pas en contradiction avec son projet littéraire, car Jean vise d'abord à faire comprendre à ses lecteurs une autre dimension du passé, à faire entrevoir un plus grand degré de complexité dans le récit historique. Ainsi, l'auteur de *Kukum* ne cherche pas à ressusciter d'antiques modes de vie sous une quelconque forme folklorisée. C'est la fissure dans l'édifice national qui manifeste pour lui une contestation radicale, et non la volonté de se réapproprier une langue et un mode de vie en grande partie à jamais effacés. L'engagement littéraire de Jean se réalise sur le plan de l'historiographie.

*Kukum* a beau être écrit en français, le récit qu'il propose de la fondation du pays, lui, n'est aucunement *canadien*. Comme le suggère Marie-Ève Bradette dans un article intitulé « Langue française ou langue autochtone? Écriture et identités culturelles dans les littératures des Premières Nations », « l'adéquation langue maternelle-identité doit être repensée et reformulée dans un contexte culturel, celui des Première Nations où la langue a été violentée, fracturée, voire génocidée »<sup>22</sup>. Même si sa production littéraire se fait en français, Michel Jean n'adhère pas à l'historiographie allochtone telle qu'elle se construit dès son origine. Dans son livre, Jean ne réactualise pas les mythes habituels, la découverte d'un territoire *vierge*, le nationalisme agraire, l'appropriation heureuse du territoire, Maria Chapdelaine en goguette, l'apport fondamental de la *Britishness*, l'esthétisation grandiloquente du colon, du missionnaire et du coureur des bois. La contestation que produit l'œuvre de Michel Jean relève d'abord d'une affaire de mémoire. Par un renversement des thèmes de la narration et une resémantisation de la nature des archétypes canadiens, l'usage de la langue coloniale devient libérateur, car cette langue sert désormais à transmettre un témoignage resté trop longtemps inaudible, souvenirs meurtris d'un peuple sacrifié, exclu de la trame narrative officielle du grand récit de la *découverte* du Canada.

Il faut savoir qu'en 2021, la population autochtone au Canada est évaluée à 1 807 250 selon les statistiques officielles<sup>23</sup>. En ce qui concerne la province du Québec, elle s'élève à 205 010, soit 2.5 % de la population totale évaluée à 8 485 000 habitants<sup>24</sup>. Les Innus sont partagés en neuf communautés distinctes dont sept « sont réparties le long de la côte nord du fleuve Saint-Laurent »<sup>25</sup>. Ce sont les communautés d'Essipit,

---

<sup>22</sup> M.-E. Bradette, *Langue française ou langue autochtone? Écriture et identité culturelle dans les littératures des Premières Nations*, « Captures » 2018, vol. 3, n° 1, <http://revuecaptures.org/node/1514> (consulté le 2.08.2024).

<sup>23</sup> Statistique Canada. « Statistiques sur les peuples autochtones », [https://www.statcan.gc.ca/fr/sujets-debut/peuples\\_autochtones](https://www.statcan.gc.ca/fr/sujets-debut/peuples_autochtones) (consulté le 28.04.2024).

<sup>24</sup> Statistique Canada, « La plupart des Autochtones vivent en Ontario et dans l'Ouest », <https://www150.statcan.gc.ca/n1/daily-quotidien/220921/g-a001-fra.htm#shr-pg0> (consulté le 28.04.2024).

<sup>25</sup> Gouvernement du Québec, « Innus », <https://www.quebec.ca/gouvernement/portrait-quebec/premieres-nations-inuits/profil-des-nations/innus> (consulté le 28.04.2024).



de Pessamit, d'Uashat-Maliothenam, de Mingan, de Natashquan, d'Unamen Shipu et de Pakuashipi<sup>26</sup>. Deux autres communautés sont situées plus au nord soit celle de Matimekosh-Lac-John, adjacente à Schefferville sur la frontière du Labrador, et celle de Mashteuiatsh, la communauté ancestrale de Michel Jean, située, elle, au Lac-Saint-Jean<sup>27</sup>, nommé lac Pekuakami dans *Kukum*, c'est-à-dire désignée selon la toponymie innue d'autrefois. « La nation innue compte plus de 16 000 personnes, ce qui en fait la troisième nation autochtone la plus peuplée du Québec, après la nation Mohawks et la nation Cris »<sup>28</sup>. Il y avait au 31 décembre 2019, 2121 Innus qui habitaient toujours la communauté de Mashteuiatsh, 4832 considérés comme des non-résidents (c'est-à-dire n'habitent pas dans leur réserve), pour un grand total de 6953 Innus de Mashteuiatsh dans la province de Québec<sup>29</sup>. Selon ces statistiques, la grande communauté innue représente un peu moins de 0.2 % de la population québécoise et celle de Mashteuiatsh moins de 0.08 %. Je rappelle que depuis leur sédentarisation, une grande majorité d'Innus sont scolarisés en français. En 2017, Statistique Canada évaluait à 11 360 le nombre d'Innus ayant des capacités linguistiques suffisantes pour parler leur propre langue nommée innu-aimun ou innu-montagnais<sup>30</sup>. À part quelques très rares universitaires, la langue innue est totalement inconnue de la population québécoise et canadienne.

Force est donc de constater que Jean ne s'adresse pas aux Innus. Il serait plus juste de dire qu'il parle pour eux : dans le domaine littéraire, il est leur représentant. Ce n'est pas aux siens mais à la population euro-descendante que l'auteur de *Le Vent en parle encore* raconte sa propre déculturation. Jean s'adresse aux Blancs qui ont déraciné ses ancêtres, qui les ont dénaturés et qui, par force, leur ont imposé l'apprentissage d'une autre langue, de mœurs et de croyances différentes sans jamais toutefois parvenir à leur faire oublier qui ils sont véritablement. Jean est le gardien de la mémoire innue au crépuscule de cette civilisation plurimillénaire. Comme il possède toujours cette mémoire, il en est à la fois le barde et le chamane attiré. Il écrit pour contester la version officielle et montrer à quel point elle est faussée et lacunaire. Même s'ils ont été victorieux sur le plan militaire et civilisationnel (avec tout ce que ce terme désigne dans ce texte), les Euro-canadiens sont en train de perdre pour de bon la partie dans le domaine de la construction mémorielle. Leur version idéalisée de la fondation du Canada tient de moins en moins la route. Le barde autochtone a le *Vent* de son côté, comme l'a découvert l'auteur lui-même surpris par son propre succès littéraire. L'usage du français n'a que redonné la puissance au conteur autochtone et l'a rendu maintenant audible chez la population allochtone qui avait mis en branle ciel et terre pour l'assimiler et pour « tuer l'Indien en lui ».

---

<sup>26</sup> Ibid.

<sup>27</sup> Ibid.

<sup>28</sup> Ibid.

<sup>29</sup> Gouvernement du Québec, « Population autochtone du Québec », <https://www.quebec.ca/gouvernement/portrait-quebec/premieres-nations-inuits/profil-des-nations/populations-autochtones-du-quebec> (consulté le 28.04.2024).

<sup>30</sup> Statistique Canada, « Les langues autochtones des Premières Nations, des Métis et des Inuits », <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/as-sa/98-200-x/2016022/98-200-x2016022-fra.cfm> (consulté le 28.04.2024).



Comme l'écrit Jean, le français n'a pas réussi à effacer l'Innu, car son identité ne peut se réduire à une langue. Avant tout, l'Innu représente une culture et un mode de vie éminemment mystérieux. Pendant des siècles, les Innus ont vécu dans le grand Nord de l'Amérique septentrionale, à travers des forêts de conifères, le long de rivières larges comme des fleuves, à proximité d'un lac aussi profond qu'une mer où les hivers sont impossibles. Un univers où, en équilibre avec son environnement, le peuple innu a appris à prendre sans jamais détruire, à recevoir de la Nature et non à la dompter. « Une mer au milieu des arbres, dit le narrateur de *Kukum*, au sujet de Pekuakami. De l'eau à perte de vue, grise ou bleue selon les humeurs du ciel, traversée de courants glacés. Ce lac est à la fois beau et effrayant. Démesuré. Et la vie y est aussi fragile qu'ardente »<sup>31</sup>. Michel Jean a encore le souvenir de certaines histoires de ses ancêtres nomades qui ont vécu, à l'exemple de Malek dans le livre, « avant l'arrivée des Blancs »<sup>32</sup>. Grâce aux récits de son arrière-grand-mère, Almada Siméon, gardienne de la tradition orale, Jean connaît toujours « la légende de Mishtamishk, le grand castor de Mishtapeu, le géant, et du terrible Atshen. Celui qu'il fallait éviter »<sup>33</sup>. L'auteur de *Tiohtiá:ke* se fait ainsi passeur en réussissant à mettre par écrit une partie significative de cette mémoire ancestrale. La littérature retrouve ici sa forme ethnologique qui est celle du tombeau d'une tradition. *Kukum* illustre la souffrance du peuple innu et du même coup fait de l'histoire canadienne officielle, celle ressassée depuis la confédération, un récit négationniste fondamentalement scandaleux. Michel Jean génère une histoire nouvelle qui donne naissance à une représentation à la fois plus juste et beaucoup plus troublante du passé canadien. L'ajout de ce récit qui relate le déracinement de son peuple se superpose aux autres récits collectifs nationaux (nationalistes canadiens-français, britannico-orangistes, souverainistes québécois, irénistes fédéralisants, moralisateurs anti-américains, etc.) qui avaient jusqu'à très récemment le monopole de l'historiographie légitime. L'effet engendré est la quête d'un nouvel équilibre et d'une conception inédite de la réalité canadienne d'hier et d'aujourd'hui. Le récit d'un traumatisme d'une telle ampleur pousse nécessairement à la production d'un autre bilan. « De nouvelles pratiques discursives et symboliques émergent de la résurgence autochtone, » commente Jean-François Roussel, « et invitent l'observateur allochtone à désapprendre ses catégories de pensée et ses paradigmes »<sup>34</sup>. Reconnaître l'ethnocide fondateur sur lequel repose la construction du pays s'avère primordial. Le *Vent* comme allégorie de la mémoire toujours vivante et du souffle créateur devient un vecteur de justice. La mise par écrit du récit de la déstructuration du peuple innu de Mashteuiatsh pousse à reprendre le dialogue entre peuples coexistant sur le même territoire, expliquant dès lors pourquoi l'acceptation d'un tel récit symbolise en soi un acte d'ouverture et un geste hautement réparateur :

---

<sup>31</sup> M. Jean, *Kukum*, op. cit., p. 11.

<sup>32</sup> Ibid., p. 156.

<sup>33</sup> Ibid., p. 127.

<sup>34</sup> J.-F. Roussel, *Rencontrer la spiritualité autochtone : une pratique de décolonisation*, « Théologiques » 2018, vol. 26, n° 2, p. 119.

Mes enfants sont nés dans le bois. Mes petits-enfants ont grandi sur une réserve. Les premiers ont reçu leur éducation en territoire, les seconds, au pensionnat. En revenant, les enfants s'exprimaient en français. Les pères blancs leur interdisaient de parler l'innu-aimun et punissaient même ceux qui le faisaient. Un autre pont a été coupé entre les générations. Ils ont pensé qu'en les dépossédant de leur langue, ils en feraient des Blancs. Mais un Innu qui parle français reste un Innu. Avec une blessure de plus<sup>35</sup>.

Au sortir de l'école, s'ils étaient encore vivants, ajoute pour sa part Sbarrato, la plupart des autochtones « avaient perdu beaucoup d'amour-propre et se sentaient confus et honteux de leur identité »<sup>36</sup>. Dans *Kukum*, les enfants innus de la première génération sédentarisée sont, dès leur plus jeune âge, déportés, souvent *manu militari*, dans une école résidentielle située sur une île de la Baie d'Hudson adjacente à l'océan Arctique. Fort George, qui est maintenu en place par le gouvernement canadien entre 1930 et 1980, est le lieu où s'opère la dépossession culturelle de la communauté de Michel Jean. « Vous n'avez pas le choix, » dit le policier aux Innus qui hésitent à laisser leurs enfants partir à plus de 700 km de Pekuakami. « Les Indiens doivent apprendre à lire comme les autres Canadiens. C'est aussi simple que ça. Il est temps, même pour les sauvages, de devenir modernes »<sup>37</sup>.

Il semble inutile de rappeler dans le détail tous les abus qui ont été commis dans ces écoles d'endoctrinement où régnait le plus souvent un climat de terreur. Sévices sexuels de toutes sortes, esclavagisme, travail forcé, punitions arbitraires que l'on devrait plus justement nommer tortures, ensemble d'abus qui conduisirent trop souvent à l'irréparable comme le montre la découverte récente de fosses communes anonymes un peu partout dans les terrains vagues tout autour des écoles résidentielles du Canada. Il y a ainsi ceux et celles qui meurent dans cette vaste entreprise de *civilisation*, à l'exemple de Julienne dans *Kukum*, puis il y a les autres qui reviennent meurtris, humiliés, traumatisés : « On commença à observer des phénomènes qu'on n'avait jamais vus à Pointe-Bleue. Des hommes se soulaient toute la journée puis battaient leur femme »<sup>38</sup>. Le déracinement n'apporte aucun bienfait visible aux anciens nomades de Pekuakami. La déculturation a pour effet immédiat la perte d'un mode de vie que ne compense aucunement l'alcool et la violence communautaire. Parqués le long d'une route qui symbolise la construction du grand projet canadien, de plus en plus d'Innus songent désormais au suicide. La sédentarisation a un goût de mort et oblige à trouver une façon d'oublier des « cicatrices indélébiles »<sup>39</sup>. Très tôt, à l'intérieur d'une génération, la déculturation fait son chemin avec ses premiers résultats tangibles. Perte du sens des traditions, perte d'un mode de vie, perte du contact avec la Nature, perte de l'usage d'une langue, perte d'un territoire, perte d'un ensemble de croyances, perte d'une spiritualité : autant de meurtrissures que manifeste la dépendance honteuse qui

<sup>35</sup> M. Jean, *Kukum*, op. cit., p. 187.

<sup>36</sup> N. Sbarrato, *L'Éducation dans les communautés autochtones au Québec...*, op. cit., p. 266.

<sup>37</sup> M. Jean, *Kukum*, op. cit., p. 182.

<sup>38</sup> Ibid., p. 188.

<sup>39</sup> Ibid.

s'installe vis-à-vis du gouvernement fédéral à laquelle se superpose l'anomie avec son lot de dysfonctionnements. « Soudain une épidémie de morts s'est répandue »<sup>40</sup>. Le choc, cherche à faire comprendre Michel Jean, est abyssal. *Kukum* relève d'une poétique de la perte et de la déchéance irrévocable d'une civilisation. Le lecteur francophone ne peut plus faire l'économie du déni. Voilà comment « le progrès »<sup>41</sup> a fait son apparition, ironise le narrateur de *Kukum*. Cette histoire est désormais audible.

## Une cicatrice perceptible dans la construction de la mémoire

Le combat actuel des peuples autochtones du Canada revêt une pluralité de formes. Pour Michel Jean, la possibilité de sortie de crise passe sans aucun doute par des réformes politiques débouchant sur la réorganisation de l'ordre social canadien décidément périmé. À la fin de *Kukum*, Almanda Siméon, la gardienne de la tradition orale, celle qui parle la langue du colonisateur, celle qui maîtrise les codes de l'*autre*, celle qui est aussi en partie une *blanche*, celle qui sait lire et qui « se tient droite »<sup>42</sup>, quitte abruptement la réserve pour entreprendre son combat politique. C'est dans l'arène des Euro-descendants que doit avoir lieu la quête de justice. Almanda Siméon veut « voir Maurice Duplessis »<sup>43</sup>, premier ministre alors tout puissant de la province du Québec entre 1936 et 1939 puis entre 1944 et 1959. Elle veut lui parler, lui faire voir la condition inhumaine réservée à la population innue de Mashteuiatsh parquée dans une réserve, à proximité du chemin de fer, afin qu'on mette fin à cette avanie et qu'une autre manière d'interagir avec les autochtones devienne la norme. Jean entreprend, en fait, le même combat qu'Almanda Siméon, la *kukum*, la grand-mère comme on le dit en innu-aimun, mais cette fois-ci dans l'ordre symbolique et culturel. Pour Jean, le combat passe par la production d'un autre récit, qui est nécessairement, dans ce contexte, un contre-discours étant donné qu'il génère une version différente de la construction du Canada. Écrire dans la langue du colonisateur rend cette histoire accessible et génère, c'est là le pari du littéraire, une prise de conscience sur le coût incommensurable que la dé-culturation, jadis présentée comme nécessaire, a eu pour les peuples qui l'ont subie à coups de déportation, d'humiliation et de traumatisme, sans parler de torture et de viol. L'anomie visible qui règne actuellement dans plusieurs communautés autochtones ne tient pas du hasard et a aussi son histoire qui est indissociable de la mise en place des politiques canadiennes au moment de la naissance de la confédération.

Sans doute, le régime des pensionnats au Canada a eu les effets les plus insidieux sur la santé mentale des Autochtones, contribuant largement aux enjeux de dépendances de nos jours. Conçu comme moyen de « sauver » les enfants autochtones de « la déviance inhérente de leurs familles et de leurs communautés », les séquelles des abus vécus dans

---

<sup>40</sup> Ibid., p. 189.

<sup>41</sup> Ibid.

<sup>42</sup> Ibid., p. 222.

<sup>43</sup> Ibid., p. 200.

les écoles résidentielles se manifestent à travers une souffrance psychologique aiguë non seulement pour les survivants mais aussi chez les générations ultérieures<sup>44</sup>.

La *Loi sur les Indiens*, la sédentarisation forcée, les pensionnats. Michel Jean explique que des nations entières d'autochtones à l'exemple des Innus de Mashteuiatsh ont vécu ces *nécessités civilisationnelles* dans les larmes, les cris et le sang. La drave sur la Péribonka a été le signe d'un cataclysme pour les habitants qui demeuraient depuis des siècles dans cette région. L'aveuglement ne saurait justifier l'impardonnable même sur le temps long historique. Expliquer le territoire d'*avant*, donner une consistance au traumatisme en le nommant et en exposant son origine devient une nécessité intellectuelle, une forme d'honnêteté que commande la reconnaissance des faits. Trop de données concrètes, de preuves tangibles, rendent obsolètes les antiques récits bienheureux sur la naissance de la Confédération de 1867. Grâce à des récits comme *Kukum*, apparaissent ici et là dans la conscience historique des fosses communes et des « histoires d'horreur »<sup>45</sup> qui font ombrage à la mythologie canadienne traditionnelle et la réduisent à de la propagande politique qui a cherché à effacer l'injustifiable. Une nouvelle aurore pointe en direction du Nord et indique qu'un autre cycle de possibilités est envisageable. Il reste maintenant à savoir jusqu'à quel point la population générale aura le courage de sortir de sa sclérose actuelle pour avancer vers cet horizon inédit.

## Bibliographie

- Arpin-Simonetti E., *Décoloniser notre regard : table ronde avec Catherine Larochelle, Mélissa Mollen-Dupuis et Philippe Néméh-Nombré*, « Relations » 2019, n° 802, p. 24–27.
- Bradette M.-E., *Langue française ou langue autochtone? Écriture et identité culturelle dans les littératures des Premières Nations*, « Captures » 2018, vol. 3, n° 1, <http://revuecaptures.org/node/1514> (consulté le 2.08.2024).
- Delâge D. et Warren J.-Ph., *Le Piège de la Liberté. Les Peuples autochtones dans l'engrenage des régimes coloniaux*, Montréal 2017.
- Gatti M., *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire*, Montréal 2006.
- Gouvernement du Québec, « Innus », <https://www.quebec.ca/gouvernement/portrait-quebec/premieres-nations-inuits/profil-des-nations/innus> (consulté le 28.04.2024).
- Gouvernement du Québec, « Population autochtone du Québec », <https://www.quebec.ca/gouvernement/portrait-quebec/premieres-nations-inuits/profil-des-nations/populations-autochtones-du-quebec> (consulté le 28.04.2024).
- Jean M., *Kukum*, Montréal 2019.
- Jean M., *Le Vent en parle encore*, Montréal, 2022.
- Lapointe J., *La magie d'Almanda*, « La Presse », 24.12.2020, <https://www.lapresse.ca/arts/litterature/2020-12-24/kukum-de-michel-jean/la-magie-d-almanda.php> (consulté le 5.08.2024).
- « La Revue des Lettres modernes », 2018, n° 10.

<sup>44</sup> C. Lévesque, I. Radu et N. Tran, *Revue de Littérature. Services Sociaux. Thème : les dépendances chez les Premières Nations et les Inuits*, Montréal 2018, p. 6.

<sup>45</sup> M. Jean, *Kukum*, op. cit., p. 186.

- Lévesque C., Radu I. et Tran N., *Revue de Littérature. Services Sociaux. Thème : les dépendances chez les Premières Nations et les Inuits*, Montréal 2018.
- Roussel J.-F., *Rencontrer la spiritualité autochtone : une pratique de décolonisation*, « Théologiques » 2018, vol. 26, n° 2, p. 99–124.
- Sbarrato N., *L'Éducation dans les communautés autochtones au Québec. Du système d'école résidentielles à l'espoir contemporain*, « Globe » 2005, vol. 8, n° 2, p. 261–278.
- Statistique Canada, « Les langues autochtones des Premières Nations, des Métis et des Inuits », <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/as-sa/98-200-x/2016022/98-200-x2016022-fra.cfm> (consulté le 28.04.2024).
- Statistique Canada, « La plupart des Autochtones vivent en Ontario et dans l'Ouest », <https://www150.statcan.gc.ca/n1/daily-quotidien/220921/g-a001-fra.htm#shr-pg0> (consulté le 28.04.2024).
- Statistique Canada. « Statistiques sur les peuples autochtones », [https://www.statcan.gc.ca/fr/sujets-debut/peuples\\_autochtones](https://www.statcan.gc.ca/fr/sujets-debut/peuples_autochtones) (consulté le 28.04.2024).

## **Revendiquer en français la culture innue de Mashteuiatsh. L'autre récit sur la naissance de la confédération canadienne dans *Kukum* de Michel Jean**

### **Résumé**

La fiction romanesque que Michel Jean développe depuis plus d'une dizaine d'années cherche à produire des brèches dans le discours canadien qui a longtemps idéalisé la naissance du pays dans une historiographie très patriotique. *Kukum* peut être regardé comme générateur de fissures dans le récit de fondation qui ne tenait, somme toute, qu'en raison d'une forte dose d'aveuglement et d'une méconnaissance généralisée de la nature de l'acte colonial qui acquiert une autre signification dès qu'on focalise sur la question autochtone. Jean cherche à narrer les traumatismes oubliés de ceux qui ont été contraints à être civilisés et à se plier à un mode de vie qui n'était pas le leur. Il fait le récit de ceux qui ont été forcés à entrer de plein fouet, souvent sur la période d'une seule génération, dans l'uniformité progressive de l'hégémonie culturelle des peuples conquérants. Paradoxe à souligner, qui est longuement commenté dans cet article, la tragédie des Innus de Mashteuiatsh qui est racontée dans *Kukum* n'est pas narrée en innu-aimun, langue des ancêtres de Michel Jean, mais bien en français, langue du conquérant colonisateur. Michel Jean use de la langue de l'autre pour donner forme à la mémoire de ses ancêtres. Même s'il est justifiable d'y voir là un signe indéniable d'assimilation, c'est bel et bien en raison de la maîtrise de cette langue que cette tragédie devient soudainement audible au vaste nombre. Fait étonnant, l'usage du français ne semble pas entrer en contradiction avec le projet littéraire de Michel Jean, car ce dernier vise d'abord à faire voir un plus grand degré de complexité dans le récit sur les origines du Canada. Les statues se déboussolent, les socles s'érodent et ne laissent entrevoir à la lumière du jour que des catastrophes insoupçonnées, des « histoires d'horreur » comme le relate le narrateur de *Kukum*.

## **Reclaiming the Innu culture of Mashteuiatsh in French. The other story on the birth of Canadian Confederation in Michel Jean's *Kukum***

### **Abstract**

The fiction that Michel Jean has been developing over the last ten years or so has sought to create breaches in the Canadian discourse, which has long idealized the birth of the country in a highly patriotic historiography. *Kukum* can be seen as generating cracks in the founding narrative, which, all things considered, only held together because of a heavy dose of blindness and

a general misunderstanding of the nature of the colonial act, which takes on a different meaning as soon as we focus on the indigenous question. Jean seeks to narrate the forgotten traumas of those who were forced to be civilized and bend to a way of life that was not their own. He tells the story of those who were forced to enter head-on, often over the course of a single generation, into the progressive uniformity of the conquering peoples' cultural hegemony. A paradox worth noting, which is commented on at length in this article, is that the tragedy of the Mashteuiatsh Innu recounted in *Kukum* is not told in Innu-aimun, the language of Michel Jean's ancestors, but in French, the language of the conquering colonizer. Michel Jean uses the language of the other to give form to the memory of his ancestors. While this can justifiably be seen as an undeniable sign of assimilation, it is indeed because of the mastery of this language that this tragedy suddenly becomes audible to the vast majority. Surprisingly, the use of French does not seem to conflict with Michel Jean's literary project, which is to bring a greater degree of complexity to the story of Canada's origins. The statues become unsettled, the pedestals erode, revealing in the light of day only unsuspected catastrophes, "horror stories" as the narrator of *Kukum* relates.

**Mots-clés :** culture innue de Mashteuiatsh, Confédération canadienne, Michel Jean, *Kukum*, littérature québécoise

**Keywords:** Mashteuiatsh Innu culture, Canadian Confederation, Michel Jean, *Kukum*, Quebec literature

**Słowa kluczowe:** kultura innu z Mashteuiatsh, Kanadyjska Konfederacja, Michel Jean, *Kukum*, literatura kanadyjska